

***Le Nègre au XXI^e siècle*¹ de Pape Moussa Samba**

(Parcours libre d'un élément du paratexte et des textes)

Cet ouvrage du Professeur Moussa Samba regroupe un ensemble de publications de l'auteur, universitaires ou non. Il est ouvert par une préface du Professeur Makhily Gassama, qui fut ministre de la Culture sous Léopold Sédar Senghor, ce qui est une marque du sérieux de son contenu. Deux autres publications majeures, l'une sur le Président Abdoulaye Wade, l'autre sur le Président Léopold Sédar Senghor, et son intérêt marqué pour le grand poète martiniquais de la Négritude, Aimé Césaire, font de Moussa Samba un intellectuel bien ancré, d'abord dans la politique des « Négro-africains », dans leur présent, certes, mais aussi dans leur passé, mais surtout dans leur futur, ensuite dans la littérature, un intellectuel engagé en direction du sort des Noirs et de la Négritude en son accomplissement.

Moussa Samba, dans ces écrits, se livre davantage à cette auto-fiction que les critiques littéraires, suivant les fantaisies scripturales des écrivains, ont tendance à substituer à la vieille et classique autobiographie. On y livre des bribes plus ou moins importantes de sa vie, que l'on prête à un personnage fictif qui les vit pour un lectorat inconnu de l'auteur, à la place de l'auteur qui, comme Descartes, peut dire : « *Larvatus prodeo* » (je m'avance masqué)². Une façon de se donner une vie double, d'exhiber à peu de frais, en préservant son identité sociale « réelle », tout en révélant sans avoir l'air d'y toucher, quelques aspects essentiels, quelques idées, options et points de vue que l'on ne pensait pas à lui reprocher.

1. Pape Moussa SAMBA, *Le Nègre au XXI^e siècle*, Dakar, Presses Universitaires de Dakar, 2021, p. 202.

2. *Larvatus prodeo* : On n'oubliera pas que l'auteur est de formation philosophique, et qu'il n'a pas manqué, ayant lu Descartes, Pascal et Kant, d'être influencé par des positions de ces grands philosophes sur lesquels je ne m'engagerai pas plus avant que de les citer, laissant à des lecteurs plus connaisseurs d'approfondir la dimension de philosophie de cet ouvrage, laquelle, j'en ai l'impression, est le vrai fondement de son écriture.

Tous ces personnages à noms et parcours divers que l'on rencontre dans chacun des récits qui ne sont ni des nouvelles, ni des essais, pas même évidemment des romans, ne sont, en définitive, que des tenues d'Arlequin de Pape Moussa Samba, qui change chaque fois d'aspect et de cadre, pour nous conter tel ou tel épisode de « sa » vie. Il est une sorte de Protée africain. « Larvatus prodeo », semble-t-il dire à son lectorat : je me veux insaisissable ! Cela correspond avec un « sage » dont le nom Khimaly Sagama (p. 37) n'est pas loin de définir le préfacier de l'ouvrage.

Il y a comme un appât que Samba met au bout de son hameçon, pour amener le lecteur superficiel à avaler cet artefact et être pris au piège de la ligne. Comme le dit cet autre proverbe où le sot ne voit que le doigt qui lui désigne la lune ...

Les hommes politiques et ceux de la société civile ont beaucoup contribué à répandre les grandes idées au sein des populations. Au tout début, il y eut les Senghor, les Césaire, les David Diop et Bernard B. Dadié, qui ont pensé à la situation des leurs, dans le monde de la colonisation et dans le contexte de la lutte pour l'accession à la liberté, à l'indépendance politique, culturelle et économique.

Mais l'important est que ces textes, mis bout à bout, chacun à sa bonne place, reconstituent un puzzle dont la vue d'ensemble est certes très partiellement visible, mais laisse percevoir un Moussa Samba qui est un être complexe, jeté dans la vie de sa société, mais qui ne semble pas trop impliqué, voire, qui est peut-être complexé.

X

X

X

La préoccupation du futur se perçoit, dès la première page de couverture, par l'illustration bien choisie : un détail de la « statue » (en fait, on appelle cela un groupe), appelée « Monument de la Renaissance », voulue et réalisée, avec passion, en 2010, par le Président Abdoulaye Wade (que Pape Moussa Samba, notre auteur,

appelle un « Génie solitaire » en sous-titre de l'ouvrage qu'il lui a consacré en 2006). On peut adhérer à un détail du groupe en question.

Le détail, c'est l'enfant très jeune, un enfanton, que son père tient fermement dans son fort bras gauche. Celui-ci soutient par le dos son épouse qui, comme lui, touche le passé (le buste tendu vers l'avant, et le bras droit projeté vers l'arrière), mais toute offerte au futur (le bras prolongé par celui de son enfant que celui-ci, dans la dynamique globale, pointe vers l'avant, vers le futur.

Ni le père ni la mère n'apparaissent dans le détail qui illustre *Le Nègre au XXI^e siècle*. Seul l'enfant, par son bras à l'index tendu, symbolise l'avenir, que l'auteur veut serein, par le choix du ciel bleu sans aucun nuage menaçant, tel que le percevait le peintre Vassily Kandinsky³.

Le bras tendu de l'enfant dont l'index est pointé vers un horizon indéfini, mais pas inconnu : *in situ*, l'index désigne un point entre Ouest et Nord, ce qui, géographiquement, peut désigner à la fois l'Europe et l'Amérique du Nord.

Cet enfant du XXI^e siècle, tenu au bout du bras puissant de son père, qu'il surplombe et domine, et tendant résolument son propre bras vers l'horizon, vers le futur, montre avec son index ce qui devra être la terre promise des siens, celle des Noirs. Il est un petit Moïse sur le mont Sinaï désignant au peuple d'Israël la terre de Canaan.

L'Europe, qui, certes, a marqué très négativement notre histoire – et notre historicité -, ainsi d'ailleurs que l'Amérique, mais, à l'une comme à l'autre, ainsi que l'affirmait Senghor, « nous sommes liés par le nombril », notre devenir étant, *nolens, volens*, forcément marqué et même orienté par elles : leurs langues, leurs technologies, leurs économies, leurs cultures...

L'élément remarquable, parmi tout l'appareil paratextuel de l'ouvrage, celui-ci étant placé sous la symbolique de la Négritude (je préfère souvent le terme « Négrité », la Négritude étant le départ vers soi-même, et le chemin à parcourir ou

3. Google, l'*item* « Bleu », symbolique : « le bleu symbolise l'élément du calme ».

déjà parcouru, et la « Négrité », à mon avis, étant l'installation en soi-même, en son identité, et l'action qui y est entreprise pour continuer à faire exister celle-là (la Négritude), et faire progresser celle-ci (la Négrité).

Le texte s'ouvre par un élément remarquable, la page intitulée « Reconnaissance de dettes » (p. 5). Pape Moussa Samba y rend hommage à « [son] grand-père Serigne Guèye [du] Point-E ». Ce véritable vieil homme fut – ou est-la première « université » où Moussa Samba ait fréquenté « l'université de la vie ». On sait, suivant l'enseignement d'Amadou Hampâté Bâ, qu'en Afrique [Noire], la majorité des vieillards sont des bibliothèques vivantes, hélas condamnées, inéluctablement, à mourir, donc à brûler, emportant dans leur tombe l'immense accumulation de savoirs et de sagesse qu'ils ont glanés tout au long d'une très longue et studieuse vie.

Il existe une certaine continuité des idées entre les quatre parties, malgré les dissemblances dans les formes et les genres.

La première partie, « Conscience et révolte », on l'a vu, revêt une dynamique de fictionnalité, qui mène à des intitulés entre roman, nouvelle et autres fictions ; la sous-partie « Dieu et la souffrance des Noirs », fait penser à la « Prière de paix » qui clôt *Hosties noires* de Léopold Sédar Senghor (1948) : Les Noirs sont victimes (« hosties ») des Blancs, d'où la révolte des poètes noirs (excepté le très chrétien Senghor) contre Dieu. Cela renvoie à Charles Baudelaire, Julia Kristéva et Gérard Genette... (On est en littérature, où les œuvres se reprennent en écho les unes les autres, ce que les connaisseurs appellent l'intertextualité).

Dans la deuxième partie, intitulé, « La Recherche » (p. 55 à 161), la plus étendue, l'auteur, sur quatre sous-parties, étudie :

- L'histoire de l'Afrique précoloniale, à travers quelques exemples (trois empires) ;

- dans la deuxième partie, sont cités quelques idéologues du XIX^e siècle qui ont établi les théories raciales sur lesquelles le colonialisme européen a établi la domination économique et culturelle de l'Europe sur l'Afrique ;
- en troisième lieu, il aborde l' « Africanisme », où se sont illustrés des chercheurs européens (anthropologues et sociologues) plus objectifs ;
- enfin, en une quatrième étape, la « Recherche » étudie le « Panafricanisme » dans son évolution qui culmine avec la négritude des débuts du XX^e siècle, avec les poètes et penseurs bien connus ;
- La « troisième partie », déjà annoncée dans la deuxième, établit les « perspectives » et les « prospectives » de notre époque, qui annoncent la libération et la « liberté ».

Il s'agit en somme d'une démarche transhistorique qui part des tout débuts des manifestations de l'Afrique dans l'histoire du monde, du degré zéro de l'existence, à l'émergence à la vérité et à la liberté ; à l'égalité avec tous les autres et, probablement, à la fraternité universelle de Kant, de Senghor et Césaire. À la civilisation de l'Universel que ces Grands appellent de leurs vœux et annoncent au monde, même si, hélas, ils ne les vivront pas eux-mêmes.

L'histoire de l'Afrique telle qu'elle est abordée ici ne remonte pas loin, ni très largement dans le continent. On comprend que M. Samba, qui n'a pas une perspective d'historien, veut, à travers quelques exemples, montrer volontairement l'Afrique avant et après les deux grands accidents qu'elle a connus, l'esclavage et la colonisation. C'est donc une enquête restreinte, menée vers un but préétabli, destiné, comme les autres parties de cette sous-partie intitulée « La Recherche », axées sur les africanistes européens qualifiés de « justes » (p. 107 – 123), ou le panafricanisme américain et africain (p. 125 – 159), à éclairer un cheminement précis plutôt qu'à étudier intégralement et systématiquement telle thématique ou telle autre.

Il faudrait du reste signaler que M. Samba aurait sans doute avantage, vu la large documentation à laquelle il semble avoir accès dans quelques bibliothèques en

Europe, à envisager un ouvrage plus complet sur ces sujets dont nos étudiants, y compris ceux d'entre eux qui se destinent à être des spécialistes de la littérature africaine mais n'ont pour référence que deux ou trois ouvrages de chercheurs européens qui survolent les sujets plus qu'ils ne les approfondissent, vu les contraintes des éditeurs de leur temps.

Cet ouvrage est donc divers dans la forme et, en même temps, très uni quant au fond. Il est, par conséquent, volontairement mené dans une perspective de l'ambiguïté.

Le titre lui-même vise le futur du Nègre, le XXI^e siècle n'étant même pas consommé à son quart ; et cependant, il repose, non pas sur une prospective, comme on est en droit de s'y attendre, mais, pour l'essentiel, l'image de l'enfant sur la couverture fait penser au futur. Il repose sur des rétrospectives : trois royaumes ouest-africains, des africanistes européens des deux bords, ayant des visions négatives ou positives sur les Noirs, et les thèses de panafricanistes américains et africains. Bref, des survols juste destinés à faire comprendre le long cheminement de l'Afrique et des Africains à travers les siècles, qui les a menés à cette entame du XXI^e siècle.

En effet, on sent que Moussa Samba ne s'appesantit pas sur le passé comme le ferait un historien. Il s'agit, pour lui, d'annoncer l'Afrique du futur, celle des États post-coloniaux du XX^e siècle qui, déjà, préludent à l'essor vers la libération et la liberté, les luttes de la Négritude des Césaire et des Senghor, malgré les combats d'arrière-garde des Sarkozy. Il dit clairement, dans le sillage de la pensée de Frantz Fanon, que l'actuelle génération a identifié sa mission, et est résolue à l'accomplir, contre le néocolonialisme et les « Françafrique », et qu'elle est résolue à en découdre avec eux, sur tous les champs de bataille possibles. Il lui faut simplement adopter, mais en l'adaptant à la fin ultime de son combat, les deux mamelles de la pensée de Senghor en matière de développement : l'organisation et la méthode.

On peut cependant ne pas partager un certain « finalisme » que Samba assigne à la Nature, qui serait en quelque sorte dotée d'une intelligence intrinsèque et aurait des « comportements » peu compréhensibles pour les humains, mais obéissant à une « nécessité » située au-delà de notre perception de l'espace et du temps, programmée avant l'apparition de l'Humanité et, sans doute, destinée à lui survivre. Et on peut se demander à quel point l'organisation selon le programme de la Nature, telle que prêtée au monde développé, est acceptable. De plus en plus, des penseurs occidentaux produisent des points de vue qui contrebattent les schémas de progrès, sans doute organisés et mis en œuvre avec méthode, qui perturbent le monde et le mettent en péril. Non seulement des millions de mégatonnes de bombes atomiques, susceptibles de détruire mille fois la Terre, sont soigneusement entreposés dans deux ou trois pays (au moins), mais l'agriculture, l'élevage, la pêche, éléments essentiels à la survie des hommes, sont « développés » en dépit du bon sens, pour le seul et égoïste profit immédiat de quelques pays et de dizaines de firmes, sans même qu'on évoque aussi la Banque, la Big Pharma et même l'Instruction...

Heureusement, pense M. Samba, il y a la Culture, moyen et fin, déclinée sous diverses formes, qui, ancrée dans l'esprit et le cœur de la Jeunesse, serait organisée selon le modèle senhorien qui a été érigé en un dogme administratif (le Bureau Organisation et Méthode). Mais, en vérité, cette culture, déclinée sur au moins sept axes paradigmatiques à orientation « militaire », pour récupérer une partie de la Jeunesse, celle que l'on laisse végéter à la marge de la société, pose, semble-t-il, un problème de contrainte à la liberté individuelle et collective. Il faut sans doute cela, pour M. Samba, cette dose de sacrifice de soi au profit de la société ?

On découvrira peu à peu la personnalité du Pr Moussa Samba, au fur et à mesure que l'on lira les petits chapitres en les débarrassant des affèteries littéraires qu'il utilise pour se « cacher » de son lecteur, et en scrutant son personnage « Mbengue » devant « Samba ».

Cette personnalité apparaît clairement quand on voit le rôle de « son » ascendance compliquée : un grand-père « complexé » à mort par son état d'ancien

« tirailleur sénégalais » de la Grande Guerre, qui chante fièrement à tout moment « Nos ancêtre les Gaulois », et un père astreint à suivre les colonialistes français et devenu un « Tubaab bu ñoul », et, évidemment, lui-même, un Africain, mais « bu Réer » (sa jumelle aussi, ce que symbolisent bien les Africains des deux sexes que l'on appelle les « Bounty » ou les « Chokho-chokho »).

L'école et son internat sont présentés comme une véritable « blanchisserie », une métaphore de l'enseignement reçu à l'époque (et peut-être encore aujourd'hui) qui fait de ses produits des Africains « Bounty », selon l'image ironique de nos jeunes : noirs à l'extérieur, par la peau (hélas de moins en moins noire !) et blancs à l'extérieur, comme certaine glace au chocolat...

Bien entendu, Pape Moussa Samba ne se prive pas de faire un sort à la très fameuse formule de nos livres d'histoire d'antan : « Nos ancêtres les Gaulois », qui sévit longtemps dans l'Empire français (Henri Salvador a chanté cela, dans une chanson célébrant son Bora-Bora, île paradisiaque de l'archipel de Tahiti).

Ces textes sont une sorte d'aveu d'un de ces nombreux Sénégalais et, plus largement, de ces Africains de l'espace francophone qui ont vécu le système colonial français, lequel, au bout du processus, les a littéralement décervelés, ou plus exactement « zombifiés », pour en faire des êtres inférieurs à lui et mus à son service exclusif dans les affaires politiques, économiques et culturelles du monde. En fait, ce monsieur se met à nu pour se faire pardonner son état involontaire d'homme à « peau noire, masque blanc » que nous ont expliqué Frantz Fanon et, successivement, Albert Memmy et, sur un autre plan, Aimé Césaire. À partir de là, la lecture en profondeur de ce livre s'éclaire.

X

X

X

Pape Moussa a un grand talent de narrateur, d'écrivain même devrais-je dire. Il va pour parler de « son » grand-père, il commence par la bande, avant d'aborder l'ancêtre, que le lecteur suppose toujours être son grand-père, puis révèle que cet

ancien combattant est certes un Lébou de Dakar, comme lui-même, mais porte un patronyme différent : « Mbengue » (p. 24) assène-t-il, comme pour faire un pied-de-nez au lecteur ! Il faut reconnaître que M. Samba a beaucoup d'humour, mais utilisé avec retenue, instillé par à-coup, sans avoir l'air d'y toucher. Cela lui permet d'aborder des épisodes plutôt durs des échanges internationaux sans laisser croire, parce qu'il use d'une apparente distance vis-à-vis des faits, que cela le touche énormément. Les surnoms du Grand-père (*Baye Toubab*) (père blanc, traduction tendancieuse !) suggèrent une atteinte plus profonde qu'on ne croirait, dans l'affect du vieil homme.

Cet ouvrage est donc un mélange de textes, où l'auteur nous fait accéder à des épisodes divers de sa propre vie. Ce n'en est pas pour autant une autobiographie. À peine peut-on dire que c'est une autofiction (« je », « mon grand-père », etc.). Il y parle de « sa » famille, et on tombe progressivement dans la nasse. Nous suivons l'anonyme auteur, dans l'évocation nostalgique qu'il fait d'une partie de son enfance et de son âge d'homme adulte, ainsi que ses réflexions sur la politique, la religion et l'économie de son pays et du continent africain (dans sa partie noire, et apparemment de l'Ouest), la philosophie et la littérature, noires, évidemment, comme les pratiquent la plupart, sinon la quasi-totalité de nos intellectuels depuis presque toujours, si l'on excepte la part petite ou grande des intellectuels arabisants peu connus et peu lus par les officiels mis en avant par les États. Il s'agit donc de nos intellectuels du XX^e siècle passé et des débuts du XXI^e siècle.

On remarque, en effet, que la plupart de nos premiers écrivains ont été d'abord des poètes ; puis il y eut des romanciers et des dramaturges, qui ont, par le biais de leurs personnages – héros, manifesté le vécu des Africains noirs en face des Blancs, colonisateurs et exploités qui leur ont imposé leur langue, leur religion, leur philosophie, leur culture. Seulement, le dernier quart du siècle passé et ce premier quart du XXI^e siècle ont vu l'explosion des essais qui, sans renverser l'ordre, ont beaucoup fait remonter le plateau de la balance en vue d'équilibrer la pesée avec le plateau de la production fictionnelle.

La philosophie, l'histoire, la géographie, la sociologie, la psychologie, l'économie, le droit, la médecine, voir la bibliothéconomie, l'archivistique et le documentalisme... Tous ces domaines des sciences humaines sont concernés, en particulier les deux premiers ici cités.

Pape Moussa Samba commence, et c'est tout à son honneur, par rendre un hommage collectif et anonyme à la longue chaîne de ses maîtres, des tout premiers, de la maternelle peut-être, au primaire (rebaptisé l'élémentaire), puis à l'enseignement secondaire, du collège au lycée, et enfin à l'université. Cela fait beaucoup de monde, que l'on ne peut pas décemment énumérer et nommer dans ce genre de textes. Ces braves gens, grands transmetteurs des briques de savoir que la Société les charge d'instiller avec amour et patience dans les « têtes laineuses » (Senghor) que sont nos enfants et petits-enfants, ont donné à M. Samba « les moyens de se construire ». On notera que l'homme ne reçoit pas passivement lesdites « briques de savoir », il s'en sert en procédant à un choix et à un agencement qui, tout en le maintenant dans la mouvance générale du Programme de la Société, de l'État, l'ont amené, et en fin de compte ont fait de lui, ou l'ont aidé à devenir, bien que spécialisé en philosophie, le professeur d'archivistique, de documentalisme et de bibliothéconomie. Mais aussi, il n'en oublie ni Césaire, ni Senghor, ni Serigne Guèye, ses trois « maîtres » appris à la marge de ses cours de Philosophie...

À l'extrême fin de ses textes très forts, Moussa Samba prend la promesse de poursuivre sa réflexion sur le sujet de l'État colonial (p. 163 à 186) : « j'y reviendrai », écrit-il, avec comme clause du texte et du livre : « Car le *bon à-venir* n'est que ce qui doit *advenir* d'une histoire comprise, assumée et prise en compte » (p. 186).

Plaise au Ciel que le Professeur Moussa Samba puisse bientôt tenir sa promesse d'approfondir toutes ces belles et utiles thématiques qu'il a abordées sans, bien évidemment, s'engager à les mener toutes à une fin d'ailleurs toujours

asymptotique, et continuer toujours pour nous à cheminer sur le bon chemin du « *bon à-venir* », celui du sens véritable et bien compris de la *Culture* ».

Il y a aussi, pour couronner l'ensemble de l'appareil paratextuel, la préface du Professeur Makhily Gassama, ancien Ministre (et pas n'importe lequel, sous Senghor, Ministre de la Culture) et critique littéraire, auteur, entre autres, de *50 ans après. Quelle indépendance pour l'Afrique ?*, de *Politique et poétique au sud du Sahara*, et de *L'Afrique répond à Sarkozy*. Ces ouvrages, orientés vers la politique, ont été précédés, en 1995, par celui, plutôt littéraire, de défense, de l'intérieur, pourrait-on dire, du style en rupture qu'Ahmadou Kourouma a introduit dans la littérature africaine de langue française, avec son très fameux *Les Soleils des indépendances* (1968, puis 1970). M. Gassama, d'ethnie *maraka* et de culture *soose*, donc appartenant au groupe ethno-linguistique mandingue, et donc maîtrisant parfaitement la langue mandingue à laquelle appartient le malinké de Kourouma, et donc, comme l'écrit Lilyan Kesteloot, « est hypercompétent » en malinké et en français (il est professeur de lettres africaines de langue française). Son analyse de la langue de Kourouma fait référence dans les universités d'Afrique et du monde ».

Je n'aurais pu, dans le meilleur des cas, que (mal) redire ce que Makhily Gassama a (très bien) dit. Aussi me suis-je contenté, comme on l'a vu, de travailler sur cet ouvrage pour ainsi dire « à la marge » : À travailler, pour l'instant, sur l'appareil paratextuel et sur quelques aspects des différentes parties du texte. Rendez-vous au prochain ouvrage, probablement, attendu avec grand appétit.

Amadou LY
Professeur (retraité)
Département de Lettres modernes
Faculté des Lettres et Sciences humaines
Université Cheikh Anta Diop de Dakar

